

# Aventures de pensée, transitionnaliser les échanges épistémologiques

Dans les travaux de René Roussillon, un élément est présent avec constance, la question des interfaces entre la psychanalyse et d'autres épistémologies telles que les neurosciences ou la psychologie du développement. C'est cette dynamique que R. Roussillon nomme des « aventures de pensée ». Cette curiosité scientifique pour une épistémologie utilisant des outils et des conceptions radicalement différentes est devenue, presque paradoxalement, un outil méthodologique pour la recherche en clinique psychanalytique. C'est cet aspect méthodologique que nous allons essayer de préciser en soulignant les processus et les objets. Ces aventures de pensées dessinent une méthode qui soutient la recherche métapsychologique en apportant un contrepoint au moteur principal de ces réflexions qui est porté par l'expérience clinique. Il s'agit de tester la consistance des concepts psychanalytiques au regard des développements actuels des travaux de recherche issus d'autres « cultures scientifiques », mais aussi de travailler sur les limites, les éléments implicites et les points aveugles de ces concepts. Or on ne peut être totalement complet pour illustrer cette démarche en interface si l'on s'en tient uniquement aux effets sur les conceptualisations de René Roussillon. D'abord, il ne fait pas œuvre de pensée seulement à partir de son identité de psychanalyste. C'est aussi un universitaire (depuis plus de 40 ans) avec une longue expérience. Il est, à ce titre, porté sans doute plus naturellement vers le débat interdisciplinaire, débat qui peut tout à fait avoir pour visée de produire précisément des objets de savoir transdisciplinaires. Mais, à ce titre également, il suscite, anime, promeut les recherches des autres. Son souci et son talent, est aussi de transmettre et de provoquer, notamment chez ses doctorants, ce type d'approche en soutenant de manière privilégiée, les recherches qui osent s'aventurer aux confins de la symbolisation, qui se confrontent aux cliniques dites « limites ». Ces recherches explorent des processus qui bien souvent ont encore peu été traités selon le modèle psychanalytique. Ceci conduit donc, en toute rigueur méthodologique, à justifier dans la recherche elle-même, un positionnement épistémologique proprement psychanalytique, en appui sur et en articulation avec des données « venus d'ailleurs ». À travers ses enseignements, il sensibilise d'ailleurs précocement les futurs cliniciens à l'heuristique d'une réflexion en complémentarité avec d'autres champs et en questionnement réciproque de façon à cheminer toujours plus loin dans la complexité. Il incite à intégrer ces approches dans le raisonnement clinique même, sans toutefois jamais perdre de vue le référentiel psychanalytique. Ainsi nous terminerons ce panorama par une illustration qui concerne un cheminement conceptuel qu'il a récemment mené autour de la notion d'intentionnalité, où il propose l'idée que l'intentionnalité ne peut-être que « inter-intentionnalité ». Nous nous intéresserons moins aux résultats de cette réflexion qu'à la démarche elle-même qui est le cœur de notre propos.

Un bref regard vers le passé nous montre que cette logique de dialogue inter-épistémologique a déjà une longue histoire. Les travaux de S. Freud comportent de nombreuses reprises métaphoriques issues de la biologie, avec la métaphore du protiste, de la physique avec la description d'une dynamique psychique basée sur un champ de force, ou encore de la minéralogie avec la métaphore du cristal et surtout le terme de clivage passé dans le langage courant de la psychanalyse. Les contacts de la psychanalyse avec des épistémologies différentes n'ont pas fourni que des métaphores, mais aussi de réels outils de pensée pour la théorisation de la clinique psychanalytique. Il suffit de rappeler le rôle de la linguistique avec l'articulation signifiant et signifié, ou encore la rhétorique ou la théorie des systèmes avec la notion de paradoxe ou de paradoxalité.

On peut aussi noter bien sûr le lien historique entre psychanalyse et neurobiologie au moment du fondement de la psychanalyse par Freud. Le Freud « neurologue » a produit deux textes importants,

*Contribution à l'étude des aphasies* (Freud, 1891), où l'on trouve une théorie de la représentation où apparaissent les représentations de choses et les représentations de mots constituées par des mises en réseau de traces perceptives, et *L'esquisse pour une psychologie scientifique* (Freud, 1995) où il fait l'hypothèse d'un fonctionnement psychique en appui sur l'articulation de réseaux neuronaux, « une psychologie pour neurologues », selon les termes de Freud. L'insuffisance des connaissances neurologiques de l'époque et la confrontation aux différentes formes d'expression de la souffrance psychique ont conduit Freud à un saut épistémologique. Mais on retrouve au fil des écrits de Freud un questionnement sur l'effet de l'évolution future des connaissances en biologie sur « l'édifice » de ses hypothèses psychanalytiques.

Si une nouvelle forme de dialogue est possible actuellement, c'est aussi parce que les neurosciences ont apporté des changements considérables dans ses modèles expérimentaux. L'approche expérimentale a été, en elle-même, un frein à la construction de savoirs traitant de sujets comme l'affectivité ou la conscience, faute de dispositifs permettant de construire des faits expérimentaux traitant de ces sujets. Un pas important a été franchi avec le développement de l'imagerie médicale et le délaissement des théories de l'apprentissage qui considère l'esprit humain comme une « boîte noire », pour des conceptions plus spéculatives. La sortie du champ de l'étude des lésions du cerveau pour une approche fonctionnelle est aussi déterminante. La question du dialogue entre neurosciences et psychanalyse devient plus présente, plus pressante aussi, dès lors que les neurosciences s'intéressent de près à la psychopathologie, jusque-là restée quasiment une chasse gardée de l'approche clinique.

Les neurosciences développent actuellement des théories de l'activité représentative, de leurs régulations affectives et intersubjectives. L'activité représentationnelle se décompose en différents niveaux, dont un niveau « méta-représentationnel » où l'activité représentative se prend elle-même pour objet permettant l'étude de l'émergence de la vie psychique à partir du fonctionnement cérébral. Le travail de l'esprit ne porte pas exclusivement sur le traitement d'informations perceptives, mais sur une reprise de ses propres productions. Ces approches produisent des hypothèses sur un inconscient « intelligent et dynamique » d'où émergent des phénomènes conscients, tout à fait compatibles avec le concept d'inconscient freudien, radicalement différents du non-conscient de l'activité réflexe. La prise en compte de l'état somatique et à travers lui de l'état émotionnel apporte une dimension « affective » aux logiques neuronales. Avec la découverte et la théorisation des fonctionnements neuronaux dits « miroirs », le champ d'études s'ouvre vers les échanges entre les sujets. Ce modèle est dynamique, il implique un jeu de miroirs complexe. Pour les neurosciences, il n'y a plus d'un côté un cerveau qui simule autrui et un autrui passif qui se laisse deviner, mais deux sujets qui cherchent à se comprendre simultanément. Le cerveau interagit avec d'autres cerveaux, dont il représente les états mentaux. Penser l'autre, c'est aussi simultanément être pensé par l'autre. Le cerveau est alors pensé comme un organe social et non individuel qui produit des représentations individuelles de soi et d'autrui. Les représentations mentales semblent ainsi destinées à être « partagées », elles ne sont propres au sujet qu'en apparence.

Enfin, les travaux sur la plasticité neuronale montrent un cerveau qui n'est plus un système de câblage fixe, mais un cerveau qui change et se transforme avec l'expérience. Un cerveau dont la structure même est en interaction avec le milieu. La plasticité introduit une variabilité qui éloigne toute idée de réponse univoque, déterminée par un système rigide et fixé dans le temps. Ces travaux neuroscientifiques peuvent avoir un écho sur le débat interne de théorisation psychanalytique, elles permettent de sortir certaines théorisations de leur soubassement implicitement carenciel des notions comme le narcissisme primaire anobjectal ou l'absence de représentation qui confronte à l'irreprésentable. Le narcissisme primaire peut-il être complètement anobjectal, sans objet ? Ou bien est-ce une position subjective, une « position narcissique de la psyché », qui implique un commerce avec l'objet qui permette l'effacement de sa trace. Peut-il y avoir une absence de représentation ?

Ou bien est-ce une position subjective qui suscite un vécu d'être confronté à de l'irreprésentable ? Une expérience subjective n'est jamais sans une forme de représentation interne au sens strict du terme. L'expérience dite « sans représentation » par la psychanalyse renvoie, non pas à une forme de carence représentative, mais à une forme de construction représentative et à une forme de rapport entretenu entre le sujet et cette construction. Ces notions ont leur importance pour aborder les problématiques psychotiques. Le sujet souffrant de psychose tentant désespérément d'arbitrer au sein de son monde interne entre différents registres représentatifs, se mouvant dans un univers représentatif mal délimité où la part d'autrui et la part de soi sont indécidables.

Cette proposition de débat inter-épistémologique est loin d'être consensuelle dans les milieux psychanalytiques. Chaque critique repère un risque qui mérite d'être pris en considération. Un des risques est de réduire cette démarche à la tentation de trouver une légitimité « scientifique » de la psychanalyse par des programmes expérimentaux qui feraient disparaître la spécificité de la méthode clinique comme construisant des savoirs. Un autre écueil est lié à la présence de nombreux conflits sur les terrains de pratique entre les approches cliniques et des approches se revendiquant du terme « neuro » ou « cognitif » qui trouvent leurs validités, non pas dans un débat scientifique, mais pour des raisons de modalités de « gouvernance », issues des modèles gestionnaires en quête de mesurabilité immédiate. Les conflits sont aussi marqués par une confusion entre les nécessités méthodologiques et les positions idéologiques. Les psychanalystes accusent l'approche neuroscientifique de faire preuve d'un réductionnisme incompatible avec la complexité de la vie psychique faisant disparaître le sujet avec son histoire et son environnement au profit d'une machinerie neurobiologique. À l'inverse, les conditions d'obtention des faits d'observation par les cliniciens paraissent inacceptables pour un chercheur en neurosciences, car marquées par une intersubjectivité non protocolisable. Or chaque culture scientifique possède des contraintes spécifiques qui tendent à les opposer. Chaque courant tend à rejeter la validité des travaux de l'autre au nom de principes qui sont en fait liés aux contraintes méthodologiques de chaque approche, comprises comme des dogmes idéologiques.

Au milieu de ces écueils, il est possible de distinguer deux formes de dialogue. Une approche que l'on peut qualifier « d'intégrative », portée par le courant de la « Neuropsychanalyse » qui s'oriente vers la recherche des bases neurobiologiques du fonctionnement psychique et vise à un regroupement des différentes approches qui étudient l'esprit et l'affectivité. La deuxième approche est dite « complémentariste ». Il s'agit le plus souvent de permettre de définir des « zones de compatibilité » entre les deux approches, permettant de situer les travaux psychanalytiques en rapport avec des recherches en neurosciences, de vérifier la compatibilité, voire des correspondances, des conceptions psychanalytiques avec les travaux issus des neurosciences. Cette compatibilité, ce débat de « modèle à modèle », montre des espaces de non-contradiction entre les différentes approches, permettant l'articulation de l'écart entre psyché et biologie.

Mais avec les travaux de René Roussillon, nous nous orientons vers une deuxième étape de cette approche « complémentariste ». C'est le dégagement des effets de ce débat sur la théorisation psychanalytique. En écho à l'intérêt de René Roussillon pour le transitionnel, cette approche peut être qualifiée de « transitionnalisation des échanges épistémologiques ». Il s'agit de penser l'entre-deux tout en respectant les différences, en respectant l'identité propre à chaque culture scientifique. Il s'agit aussi de penser dans l'entre-deux, de jouer au « trouvé/créé » épistémologique. L'objectif de cet échange épistémologique n'est pas de produire une quelconque synthèse entre des approches différentes, mais de pousser la théorie psychanalytique dans ses retranchements, à ses limites, de voir comment elle tient face à d'autres approches. La question n'est pas de savoir où finit le biologique et où commence le psychologique. Mais à quel moment il faut passer d'un cadre de référence à un autre et quel est le rapport entre ces deux ordres d'explication ? Chaque épistémologie construisant ses propres objets, il s'agit de repérer des « objets-frontières », selon le

terme de R. Roussillon. Ce que nous avons en commun ce sont les frontières. Avec cette notion « d'objets-frontières », nous faisons un pas dans la direction du transitionnel, dans l'idée de limites différenciatrices et communes. Les objets épistémiques sont construits de façons radicalement différentes, mais concernent de plus en plus des matières communes, des faits cliniques communs. Il s'agit de travailler sur l'émotion pour penser l'affect, de travailler sur l'intentionnalité ou les théories de l'esprit pour penser l'intersubjectivité.

Voici un exemple de la démarche inter-disciplinaire de R. Roussillon : dans un article intitulé « Intersubjectivité et inter-intentionnalité », il situe d'emblée son positionnement vis-à-vis des neurosciences en posant l'intentionnalité comme thématique susceptible de les mettre en dialogue avec la psychanalyse « à condition d'y trouver un écho dans la clinique » (Roussillon, 2014). Puis il part du constat que, chez Freud, l'idée du sens et de l'intention sont en réalité très proches. Ainsi la psychanalyse se pose comme se démarquant *a priori* des approches philosophiques et neuroscientifiques de l'intentionnalité en postulant une intentionnalité inconsciente. C'est donc en appui sur ce postulat propre à la psychanalyse qu'il revisite certaines petites expériences de « théorie de l'esprit » qui visaient à mettre à jour précisément son déficit chez un grand nombre d'enfants autistes. Il souligne que, dans ces expériences, il ne s'agit pas en réalité de simplement se représenter ce que l'autre se représente, mais aussi de décoder les intentions d'autrui. Dès lors, le postulat psychanalytique questionne les conclusions de ces études en introduisant un point de complexité fondamentale : s'agit-il d'un déficit de représentation d'intention ou plutôt une difficulté de décentrement ? Et ce qui viendra alors apporter du poids à ce point de vue critique, ce sont les expériences rapportées par D. Stern sur le décodage précoce d'intention (des bébés d'à peine 13 mois qui savent que les robots n'ont pas d'intentions contrairement aux êtres humains).

On le voit bien, les données fournies par ces champs disciplinaires extérieurs à la psychanalyse donnent l'occasion à l'auteur de donner corps à ce postulat psychanalytique. Mais comme c'est toujours à l'épreuve de la clinique qu'il convient de les confronter, c'est par une nouvelle lecture de la célèbre description du jeu de la spatule de Winnicott que R. Roussillon nous montre tout le travail d'exploration des intentions de l'autre de la part du bébé. On y découvre que ce sont bien les conditions particulières de la situation intersubjective qui révèlent des intentions qui étaient préalablement « potentielles ». Ainsi les modalités de relations précoces n'obéissent aucunement à un principe de réaction/contre-réaction, mais sont marquées par des anticipations. Il en appelle alors aux travaux de B. Beebe qui montrent que les interactions précoces obéissent à des *scénarii* préalables. À ce point du raisonnement, sa lecture à partir d'exemples tirés de l'éthologie animale et de son décodage du langage de l'acte, permet d'entrevoir par exemple, la recherche active d'une coïncidence entre l'intention affirmée et l'intention réelle. Mais c'est finalement à la situation analytique qu'il revient toujours, pour insister sur l'importance de l'attention à ces phénomènes d'interprétation réciproque de messages qui visent à saisir des intentions inconscientes, et souligner à quel point elle permet de saisir des points aveugles de l'analyse. Ainsi il apparaît que des observations dans le champ de la psychologie du développement ou des neurosciences, constituent des données promptes à produire de nouvelles hypothèses traitables également dans le champ de la psychanalyse. Dans les recherches que mène René Roussillon ou celles qu'il dirige, dans son effort de théorisation, on rencontre bien souvent le paradoxe suivant : le détour par une épistémologie objectivante conforte dans un positionnement clinique et une épistémologie psychanalytique, avec toutefois une question résiduelle : ces données hors-champs sont-elles totalement « solubles » dans la métapsychologie freudienne, envisageables avec le postulat de l'inconscient ? Par ailleurs, dans la perspective d'une psychopathologie clinique psychanalytique, R. Roussillon nous incite à être attentif aux micro-signes qui permettent d'approcher les zones les plus archaïques de la psyché. Si cette attention est commune aux approches expérimentale et psychanalytique, celles-ci n'entretiennent toutefois pas le même rapport à la généralisation. Le propre de la psychanalyse est de tenter de penser cela à partir de la situation intersubjective que constitue la rencontre clinique.

Pour elle, ces signes racontent quelque chose, bien souvent quelque chose du mode de présence primitif au monde et aussi du mode de présence de l'objet dans un langage qui est celui du corps, par la sensori-motricité actualisée dans la relation transféro-contre-transférentielle. Également, et peut-être surtout, la rencontre avec d'autres épistémologies permet un dégagement et donc une mise en relief de la clinique facilitant ainsi le travail d'après-coup.

R. Roussillon promeut donc une rigueur méthodologique selon les critères de la méthodologie clinique. Il le fait notamment sur deux plans essentiels :

- sur le plan du statut du signe.
- sur le plan du positionnement clinique.

Mais davantage, il invite au recul épistémologique qui offre aussi une possibilité de dégagement de l'implication clinique et permet d'éviter, en outre, l'enfermement dans une pensée solipsiste. Ceci peut se concrétiser par la nécessité de positionner l'observation au carrefour de différents modèles d'intelligibilité. Cette méthodologie qui repose sur un dialogue avec « autre chose » que la psychanalyse elle-même, une méthodologie de recherche qui permet de retrouver un élément essentiel de la méthode analytique, de son esprit... dialoguer avec un objet tiers afin de travailler et de s'appropriier les limites de sa pensée, les limites de sa théorisation.